

## **Agnès Galand, mère Agnès, sainte Agnès de Langeac.**

Selon Georges Paul, Mère Agnès, plus tard « Sainte Agnès de Langeac » conseilla Louise de Flaghac, épouse de Christophe II de Tourzel d'Allègre.

Toutes deux, ensemble, parvinrent à adoucir le caractère du seigneur d'Allègre revenu peu avant 1608, d'Italie où il était depuis 1694 après qu'il eut assassiné le baron de Hallot en 1692.

Non sans humour G Paul fait remarquer que la transformation du caractère de Christophe II fut si grande et complète qu'il ne put s'agir que d'un miracle dû aux prières d'Agnès. BMA p 84.

Qui était Mère Agnès ?



### **Agnès Galand.**

Elle est la troisième de sept enfants de Guillemette et de Pierre Galand. Son père est coutelier au Puy, rue de l'Ouche, où Agnès naît le dimanche 17 novembre 1602.

A quatre ans elle reçoit l'enseignement du maître d'école Pierre Vignesole. Sa mère lui apprend la dentelle au carreau. Toute jeune, elle a accès à la Bible. Sans probablement en comprendre la profondeur.

Il serait intéressant que des historiens détaillent de quelle façon les jeunes filles de son époque et de son milieu, au Puy, avaient accès à l'enseignement liturgique et biblique.

La précocité de sa vocation est frappante et sera évoquée lors de son procès en béatification. A 6 ou 7 ans elle se livre à de nombreuses heures de prières de jour comme de nuit.

Agée de 7 ans elle se voue à Marie après une vision à la cathédrale Notre Dame du Puy, et se ceint d'une chaîne empruntée à l'atelier de son Père.

Encore préadolescente, elle s'occupe des malades, des pauvres, des femmes en couches et des petits enfants.

Elle pleure des heures entières, non sur son sort mais sur la misère et sur les souffrances de Jésus. Elle entraîne une de ses sœurs et ses amies dans la confrérie du Saint-Rosaire.

Elle fréquente les Dominicains, frères prêcheurs établis depuis 1221 au couvent de Saint-Laurent et en reçoit l'enseignement quotidien.

En 1621 Agnès est reçue dans le Tiers Ordre de Saint-Dominique. Sainte Catherine de Sienne est son modèle.

A 22 ans, en 1623 elle reçoit la mission de fonder le monastère des Dominicaines de Langeac. Elle y reçoit l'habit le 4 Octobre 1623. Elle fait sa profession en 1625, est maîtresse des novices en 1626 et est élue supérieure en 1627.

Mais elle est raillée pour son comportement excessif et parfois paradoxal. Elle est déposée par ses sœurs en 1631. La voici réélue en 1634.

C'est aussi en 1631 qu'elle est appelée par Marie à prier pour un jeune abbé de Pébrac qu'elle ne connaît pas, le père Jean-Jacques Olier (1608-1657).

L'abbé Olier reconnaîtra Agnès en venant s'entretenir avec elle au parloir du monastère de Langeac en 1634. Elle le pousse à fonder des séminaires car, au sortir des guerres de religions, l'église catholique a besoin de relancer la foi en la réformant.

Mère Agnès meurt à Langeac le 19 Octobre 1634 « en odeur de sainteté ».

Une petite chapelle avec sa dalle tombale est en enfeu dans la nef de l'église St Laurent au Puy en Velay.

Elle est fêtée le 19 Octobre.

Le pape Jean-Paul II la fait béatifier le 20 Novembre 1994.

Sa châsse est conservée au monastère de Langeac.

La suite est interprétée des conférences du colloque Mère Agnès de Langeac, organisé à l'occasion du 10<sup>ème</sup> anniversaire de sa béatification, du vendredi 15 au dimanche 17 octobre 2004 à Langeac, et données dans la Salle Paroissiale Saint-Gal.

*Passim.*

## **Le Puy vers 1600.**

On ne peut comprendre Agnès sans pénétrer le cadre local dans lequel elle a grandi au Puy avant d'entrer dans la vie de moniale à Langeac, et sur lequel nous informe Martin de Framond, directeur des archives départementales de la Haute Loire, au Puy en Velay.

Esprit Panassière, les confesseurs et correspondants directs ou indirects d'Agnès, le milieu Dominicain, sont d'abondantes sources.

Agnès (1602-1634) grandit au Puy de 1602 à 1621 date à laquelle elle entre en religion, avant d'aller en 1623 à Langeac fonder le monastère des Dominicaines. Elle change alors de vie, de milieu social et de « région ».

Le pays sort à grand peine de 40 ans de guerres civiles et de religions.

Le Puy fut une ville ultra-ligueuse, très catholique, au milieu d'une région hostile. Une grande violence avait régné, des canons tirant par dessus les murailles depuis le rocher d'Espaly.

En 1595 le Puy qui s'est rendu comme les grandes villes fortifiées, accueille le nouveau roi Henry IV ainsi que le fait le reste du pays.

En 1598 le duc de Ventadour, nouveau gouverneur du Languedoc, catholique proche cependant d'Henry IV, entre dans la ville encore ceinte de murs.

Il offre à la cathédrale du Puy un grand tableau qui montre le duc et la duchesse offrant des brebis. Symbole de paix.

La génération d'Agnès est celle de l'après guerre, élevée dans la mémoire vive du danger.

Il n'y a plus de Protestants au Puy.

Mais des rancunes tenaces maintiennent un pesant climat d'insécurité.

Les crimes de sang sont nombreux. Une tentative d'assassinat vaut crime même si la victime en a réchappé. Les « duels » sont courants et le plus souvent sont des guet-apens à plusieurs contre un.

La violence est aussi ressentie par les femmes qui doivent sortir hors les murs laver leur linge dans la Borne ou le Dolaison.

Les troupes de Polignac les guettent et en enlèvent certaines. D'autres sont abusées par des fils de familles riches et se retrouvaient contraintes de se prostituer. Elles sont parfois ramenées dans le droit chemin par le missionnaire Jésuite futur saint Jean-François-Régis (1597-1640), contemporain d'Agnès. Il se sert des réseaux commerciaux de son ordre exportateur, notamment de dentelles, vers l'Amérique du Sud, pour leur trouver du travail comme dentellières.

La ville est un petit milieu à la fois violent et pénétré de foi.



Les communautés religieuses catholiques travaillent à redynamiser leurs ouailles et à leur redonner le goût de la prière. Les congrégations et ordres créent des missions un peu partout pour évangéliser et convertir.

Les Jésuites occupent au Puy une position forte et centrale. Ils commercent.

Ils tiennent bien en main la jeunesse et l'enseignement. C'est la mission pour laquelle ils sont là. Ils construisent la réconciliation des intellectuels avec leur vision de la religion.

On leur installe des prieurés dans les campagnes. Cela ne se fait pas sans susciter des jalousies et des luttes d'intérêts. Parfois ils ont créé un nouvel établissement et prennent des parts sur les dons des familles locales. parfois on a retiré une église, une abbaye, un couvent, à un autre ordre qui en tirait des subsides. Ainsi un procès durera 60 ans au sujet de Polignac financé par Pébrac.

En France les Jésuites propagent des idées régicides. Ils instrumentent des illuminés avides de se mettre en avant.

Henry IV est assassiné.

La petite Agnès Galand a huit ans. A cette époque, à huit ans on est au travail et on a compris la vie. Agnès a déjà touché les effets de la misère sur les femmes et les enfants de son faubourg. Sa vocation précoce est encouragée, immergée dans le milieu des Dominicains

L'Ordre de Saint-Dominique est lui aussi au travail pour restaurer son obédience. Il bénéficie de prieurs de qualité qui encadrent les grandes familles et ne vont pas tarder à être opposés aux Jésuites sur le sujet du Jansenisme.

Le théologien hollandais Jansenius (Jansen, 1585-1638, commence à professer une conception de la foi et de la pensée, inspirée de saint Augustin, contraire à celle de l'Eglise catholique, énoncée notamment dans son ouvrage « Augustinus » paru en 1640, condamnée en 1648 par Urbain VIII puis par Innocent X en 165 », à laquelle adhéra Pascal, qui s'apaisa avec le *formulaire de foi* imposé par Alexandre VII, signé par les Jansénistes, et conforté par la *paix de l'église*, de Clément IX en 1668.

Les Franciscains sont portés par un courant de piété ultramontain.

De nombreuses confréries apparaissent, comme les Pénitents, inconnus au Moyen Age et qui existent encore au Puy de nos jours.

Une sorte d'union confraternelle préserve la cohésion des ordres religieux Ponots.

Quelques années plus tôt Mège racontait déjà que le Pèlerinage du Puy n'existait quasiment plus. La Vierge Noire du Puy avait mauvaise presse. Elle était une « mal lavée ». Les vierges noires étaient considérées comme impies, créations de sorcières.

Des ouvrages de qualité effacent peu à peu cette mauvaise image.

Certes Agnès est coupée du Monde comme le sont les religieuses cloîtrées. Mais si elle ne sort pas, elle reçoit énormément. Sa réputation s'est vite diffusée. Elle en est contrariée, involontairement élevée au-dessus de la condition sociale de sa naissance.

La pauvre petite fille est devenue nonne puis mère professe, indirectement en relation avec Mgr de Lantages et en réciproque influence.

Les religieuses soignent les plus pauvres qui sont aussi les plus mal logés. Beaucoup ressentent une indécence au contact de ces hommes sales sur leur corps et parfois dans leur âme, à demi nus dans ces soupentes. Elles renoncent. Elles se tournent vers l'assistance aux enfants.

## **Dominicaine.**

Une influence réciproque, que met en évidence le Frère Augustin Laffaye, la lie au milieu dominicain de ce début du XVII<sup>ème</sup> siècle en Velay.

Ce milieu est d'origine provençale. On parle la langue d'Oc. Agnès ne comprend d'ailleurs pas toute la liturgie latine qu'elle lit.

La pensée dominicaine est initiée par Sébastien Michaëlis (1543-1610). Michaëlis est appelé à expertiser le dossier du « procès de Loudun ». Urbain Grandier, curé de Loudun, né à Sablé, avait été accusé d'avoir entraîné des religieuses de Loudun hors des voies autorisées. Son procès avait été mené avec partialité par Laubardemont et, en 1634, l'abbé Grandier avait été brûlé vif. Michaëlis avait publié les actes du procès en 1612 et 1614, dans un « Traité des esprits » qui avait eu un grand retentissement et dont l'influence sur Agnès, et sur les autres auteurs Dominicains de son école, est certaine. Cultivé, Michaëlis connaît les parlers locaux, se livre à de vives polémiques publiques avec les Protestants qu'il combat.

Dans son sillage on rencontre Vincent Baron (1604-1674. Frère prêcheur entré dans l'Ordre à Toulouse peu après la mort de Michaëlis, il se prononce contre tout relâchement moral) ;

Jean-Baptiste Gonet (1616-1681, de Bordeaux, soupçonné de Jansénisme et dont les ouvrages seront étudiés par Massoulié et Maderan) ;

Antonin Réginald (1624-1676) ;

Antonin Massoulié (1632-1706. Opposé à une scolastique sèche, il suit l'exemple de Saint Thomas d'Aquin, cherche la vie dans les préceptes et non la théorie, et propose des exercices concrets. Il enseigne à Toulouse et rend hommage aux moniales de Sainte Catherine de Toulouse. Antonin Massoulié sera agent de la béatification d'Agnès à Rome après sa mort) ;

Antoine Goudin (1639 – 1695, né à Limoges, il enseignera sur place puis dans le Sud-ouest) ;

Alexandre Piny (1640-1709, originaire de Draguignan. Il proposera une lecture dominicaine du « Pur-Amour » dans les écoles de Provence, Marseille, Aix. Il regroupe des mystiques, hommes et femmes, plus tournés vers la pratique et le rapprochement de Dieu que vers la théorie théologique) ;

Guillaume de Contenson (1641-1674. Proche des Jésuites de Montauban, région de combats entre Catholiques et Réformés. Il fréquente les Protestants et mène une vraie réflexion spirituelle. Il meurt en laissant inachevé son travail qui sera repris par Massoulié et sera l'objet de nombreuses publications.

Jean-Baptiste Maderan (....-1709), originaire de Bordeaux sera élève de Gonet, lui aussi de Bordeaux, dont il complète l'œuvre.

Le Père Chardon, dont l'ouvrage principal est « La croix de Jésus » qui serait réédité prochainement.

On rapprochera leurs dates de celles d'Agnès de Langeac (1602-1634), mais aussi de celles de Christophe II, de Louise de Flahac, des d'Alègre et notamment d'Anne.

Des points communs lient ces Dominicains du « groupe provençal de Michaëlis ».

Leur orientation commune est d'abord un rapprochement extrême avec Dieu.

Une vive combativité les anime contre le démon et contre la Réforme Protestante.

Ils lisent les auteurs récents, y compris les Jésuites.

Infatigables prêcheurs et confesseurs, ils s'intéressent à la vie mystique, ascétique. Contenson meurt d'épuisement à 33 ans. Ils recherchent une « théologie intégrale » qui encadre la vie sur trois lignes : une ligne historico-politique ; une ligne mystique revalorisée ; une ligne spéculative, scolastique, selon la discipline de Saint Thomas. Ils se réfèrent en effet à Saint Thomas d'Aquin mais y puisent plus leur réflexion qu'ils n'en suivent aveuglément les préceptes.

Tous s'adressent aux moniales, spécialement à Toulouse.

Ils représentent Saint Thomas au sommet d'une tour qui forme le fer de lance d'une ville qui représente l'église et la société. Le couronnement de mâchicoulis est remplacé par des boucliers. La colombe de l'Esprit Saint illumine sa main qu'elle assiste et conduit pour écrire sa doctrine plus qu'elle n'inspire sa personne. Au pied de la tour, deux Dominicains sont pourvus de grands boucliers brillants. Image de volonté tant offensive que défensive qui souligne le combat spirituel polémique, qui fait penser aux « Livres des Macchabées », soucieux de « vérité et d'esthétique ».

C'est dans ce milieu d'influences dominicaines méridionales réciproques qu'évolue Agnès.

## Langeac.



Agnès est l'une des fondatrices du monastère de Langeac.

Le frère Jean Claude Sagne rappelle que cette fondation ne naquit pas ex abrupto .Le monastère dominicain de Langeac était issu du monastère de Sainte-Catherine du Puy, lui même issu du monastère de Sainte-Praxèle d'Avignon, qui, vers 1590 ne comptait déjà plus que deux ou trois sœurs, et dont les deux derniers prêcheurs étaient des proches de Sébastien Michaëlis. Ces dominicains virent là une occasion de relancer le mouvement réformateur commencé au Puy.

Agnès s'inscrit bien dans un courant, et n'est pas auteur d'une initiative personnelle.

La « réforme » dont il s'agit n'est bien sûr pas celle des Protestants. C'en est plutôt une symétrie. Opposée. Une relance intellectuelle, un souffle de vitalité, une volonté de redonner le goût de la prière aux catholiques du midi confronté à la rigueur Protestante. Un projet de reconquête catholique Dominicaine. On y verra aussi le fruit de l'influence réciproque de Raymond de Capoue et de Catherine de Sienne. C'est enfin une relance après que les Grandes Epidémies eurent décimé les rangs des religieux aux siècle précédents.

Ses confesseurs furent les Pères Panassière, Boyre, Martinon, Terrisse, sa propre sœur et une autre religieuse de leur couvent des dominicaines de Langeac.

Esprit Panassière sera son premier biographe.

La réputation d'Agnès se répandit très vite.

Charles de Lantages, 31 ans après la mort d'Agnès, sera l'auteur de « La vie de la vénérable Mère Agnès », éditée en latin d'abord, au Puy en 1665, et à Paris. Le Père Irénée Noye signale que les rééditions se succèdent. Au Puy en 1675 et 1718. A Paris en 1670, 1808 ,1863. A Cologne en latin en 1670 et en Allemand en 1671 ; à Louvain en Flamand en 1675 ; à Naples en Italien en 1695.

Toutes le traductions ont été faites par des Dominicains. L'Ordre contrôle de près « l'image » de la Mère Agnès tôt destinée à la béatification.

## Esprit Panassière.

Né à Tarascon en 1588, il est prieur en 1620 à Saint Laurent du Puy, et confesseur d'Agnès qui a 18 ans. Il retourne deux ans à Tarascon puis revient en 1622 et redevient le confesseur d'Agnès.



C'est un Dominicain, comme Agnès.

Une grande affection lie le directeur et la dirigée. Il suit Agnès durant 14 ans et consigne dans des cahiers, non pas ses confessions, mais confidences et pensées.

C'est un document brut qui lui sert à transcrire ses mémoires en 1635, un an après la mort d'Agnès. Il en reste une copie fidèle.

Panassière se sachant peu compétent en théologie, le seul ordre de ses textes est la chronologie. Il écrit pour témoigner et refuse la parution de son vivant.

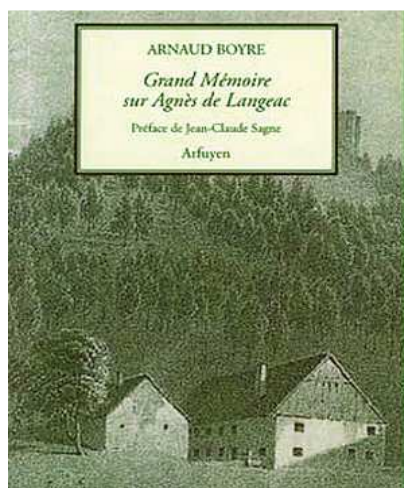
Il demeure une source fiable, sincère et attachante.

Il meurt en 1675 âgé de 87 ans.

### **Arnaud Boyre.**

On prononce *Boire* ou *Boêre* ce nom qui vient de l'Occitan et comme *Boyer* signifie « *bouvier* ». Poète, auteur de pièces de théâtre, né à Périgueux en 1572, il entre dans la compagnie de Jésus au Puy. Comme Panassière, qui l'a introduit auprès d'Agnès, il parle en Occitan.

Moins intime que Panassière avec Agnès, il s'intéresse cependant à tout ce qui fait l'environnement de la Dominicaine.



Cultivé, féru de théologie, il est capable d'une réelle qualité littéraire.

Ses textes, qui ne sont pas seulement un récit chronologique, complètent ceux de Panassière et avec eux forment un ensemble précieux et détaillé sur leur époque et sur Agnès.

### **Jean-Jacques Olier.**

Né à Paris en 1608, il est étudiant en théologie d'abord à Paris puis à Rome. A Loretto, avant sa conversion, Marie lui donne le goût de la prière.

C'est un homme austère. Le sourire, qu'il a perdu, lui est rendu lors d'un pèlerinage à Notre dame de Chartres. Il partage avec Agnès la vocation à la Mère de Jésus.



Il rencontre François de Salle. Son ordination est faite par (Saint) Vincent de Paul.  
En 1631, alors qu'Agnès voulait quitter ce monde pour rejoindre Jésus, une apparition de Marie lui demande de rester sur terre, d'intercéder auprès de Jésus, de prier, de pleurer et de souffrir pour « le jeune abbé de Pébrac », afin qu'il fonde des séminaires. Mission qu'elle remplira pendant trois ans sans connaître ce jeune abbé : Jean-Jacques Olier.  
Olier portera toujours au crédit d'Agnès de l'avoir « mis sur le chemin des ses conversions ».  
Chez lui, à Paris, Olier aurait vu en songe Agnès auprès d'un ange, tenant son crucifix et son chapelet que plus tard elle lui donnera, et qui lui dit « Je pleure pour toi ».  
Par ses prières, elle demande à Olier de fonder des séminaires à Paris. Il y fonde la Compagnie et le séminaire des prêtres de Saint Sulpice.  
En 1634, un an après son ordination presbytérale, Olier vient au parloir des Dominicaines de Langeac et reconnaît Agnès.  
Elle lui demande d'initier les fondements des séminaires du royaume de France.  
Un Bénédictin le lui ayant demandé expressément, Olier écrivit « l'Admirable vie... » afin de mieux faire connaître Agnès.  
Il se documenta auprès de Panassière, de Martinon, et de Mère Hyacinthe du Saint-Esprit, la nouvelle prieure de Langeac.  
Olier détaille particulièrement quatre points : l'amour de la Croix, la dévotion à Marie, le sens de la communion des Saints, et les faits touchant à la personne d'Agnès.  
Une correspondance lia Olier et Agnès, commencée en 1641, sept ans après leur première rencontre, et qu'elle lui demanda de brûler afin qu'il n'en reste pas de trace. On cherche donc les traces indirectes de cette correspondances citée par divers auteurs.  
Agnès ponctuait ses lettres d'envois à la fois mystiques, lyriques et amoureux envers Jésus, et de formules d'abaissement et d'humilité poussées à l'excès.  
Olier partageait avec Agnès de ressentir d'une façon extrêmement naturelle la présence des anges et des saints.  
Lorsqu'il apprit la mort d'Agnès, Olier se rendit dans une église, devant le Saint-Sacrement. Une voix lui dit que si Agnès n'est plus là, Jésus lui a laissé un ange.  
Lors d'une chute de cheval, il entend un ange le rassurer, et Dieu lui dire de bien révéler son ange qui est l'un des premiers. De fait Olier verra parfois les anges d'autres personnes adopter une attitude de révérence envers le sien.  
Il meurt à Paris en 1657.  
Le Père Sulpicien Irénée Noye, indique qu'un paquet de lettres autographes d'Agnès subsista. En 1636 Olier lui-même évoque ces lettres et une personne capable de les mettre en ordre.  
On se perd en conjectures sur l'identité de ce personnage qui ne serait ni Dom Boyer, ni Dom Terrisse.

L'oeuvre d'Olier contient environ 3000 pages, sur lesquelles, nous dit le Père Sulpicien Terrien, seulement 20 à 25 concernent Agnès, dont elles sont des repères précis de la vie.

## **Correspondance et traces écrites.**

Agnès n'aurait pas désiré laisser d'écrits personnels après sa mort. Elle aurait demandé leur destruction.

Ce que des sœurs zélées firent promptement.

On sait cependant que quelques lettres ont échappé à la destruction.

On peut aussi avancer que ni ses biographes et confesseurs, ni l'entourage Sulpicien d'Olier, ni Olier lui-même ne souhaitèrent que des lettres d'Agnès pussent nuire à sa béatification ou à sa canonisation. Ses propos excessifs et lyriques pouvaient faire douter de la lucidité de son Amour pour Jésus, Marie, pour Dieu.

Sa doctrine est inscrite dans l'exemple de sa vie. Ses écrits, ses paroles peuvent parfois sembler décalés.

Immodestes. Ce qui ne sied pas à une Sainte...

Deux fragments d'une ou de deux lettres autographes, étaient cependant exposés lors du colloque sur Mère Agnès, à Langeac, les 15, 16 et 17 Octobre 2004.

Les Mémoires et la correspondance de Jean-Jacques Olier avec Agnès sont, avec ses biographies, l'autre grande source de témoignages directs.

Les Pères Sulpiciens Irénée Noye (archiviste) et Lawrence Terrien (Supérieur Général), présents et qui intervinrent au colloque d'Octobre, dirent que si Olier ne s'était pas préoccupé de préserver les lettres manuscrites qu'il avait reçues d'Agnès, ses successeurs ne se sentirent pas devoir le faire davantage... Ils nous invitaient donc à penser que les archives de Saint-Sulpice ne contenaient plus ces rares lettres autographes d'Agnès...

Ultimes traces.

D'autant plus importantes !

En effet, si elle fut confessée par Boyre, Panassière, Martinon et Terrisse, c'est surtout avec Olier qu'elle correspondit, notamment en 1534.

Olier lui-même correspondit avec les confesseurs d'Agnès, avec Lerminier rédacteur de « L'admirable Vie » en 1647, avec Lantages en 1665, avec les autorités religieuses de Saint-Flour, de Langeac. Par ce réseau, Branche en 1652, et Chomel en 1657 probablement, participèrent aussi aux échanges à propos d'Agnès.

Branche et Olier étant fâchés, ne parlent jamais l'un de l'autre. Par les témoignages des autres scribes, on sait qu'ils étaient présents dans ces correspondances croisées.

L'axe principal concernant la correspondance d'Agnès passe par Olier, Lerminier et Lantages.

On devra donc se contenter d'un portrait « en creux » en devinant Agnès à travers les réponses que lui font les scribes avec qui elle correspond, et les citations qu'ils s'échangent.

On se reportera aux « Lettres de M. Olier » mises en ordre par Levesque (1935) ; à « L'admirable Vie de Sœur Agnès de Jésus » par Lerminier (en 1645 ?), et à « La vie de la vénérable Agnès de Jésus » par Lantages (1665), avec sa réédition par Lucot en 1863.

## **Citations bibliques.**

Un travail du Frère Olivier-Thomas Venard fut de rechercher, dans les écrits d'Agnès, les citations et allusions bibliques.

Il a constitué trois dossiers qui seront remis à des théologiens et à des historiens de la vie monastique.

Le Frère distingue les citations de passages de la Bible écrits par Agnès et rapportés par ses correspondants directs ; les citations rapportées par ses biographes ou par des auteurs dont Branche ; les citations attribuées à Agnès ; les « citations inventées » ou fausses citations.

Comme la plupart de son entourage agnès parle Occitan. Elle cite les écritures en latin.

Elle appelle souvent Marie « mama ». Mot affectueux en Occitan, qui n'est abusif qu'en apparence : si on aime Jésus, on aime ceux qu'il aime et comme il les aime. Olier reconnaît qu'il emprunta à Agnès cette façon de faire.

Agnès cite une seule fois l'Ancien Testament.

Elle cite souvent l'Evangile de Saint-Jean et pratique des Synopticismes (Matthieu, Marc et Luc) et des Paulinismes.



20 fois elle cite Jésus, 5 fois Marie, Jean 3 fois, Paul 5, Pierre 1, Abraham 1, Job 1. Elle ajoute de nombreuses « allusions décoratives » à Job.

Par ailleurs elle est souvent comparée à des prophètes et dite porteuse, annonciatrice, de sa sainteté.

Des auteurs la comparent à des personnages bibliques.

## Portrait.



Pour avoir une restitution de la voix d'Agnès, il faut bien passer par les témoignages de ses confesseurs et biographes, religieux qui, bien sûr ne rapportent rien qui fut contraire au secret de la confession, ni rien qui fut contraire à l'efficacité de l'image d'Agnès..

On a ainsi quatre sources principales, corrélées mais décalées.

D'après Esprit Panassière Agnès parle en langue d'Oc mais cite la Bible en Latin. Elle cite souvent le « cycle trois » : par exemple « Il ou Elle dit trois fois... ». Panassière, scrupuleux et sincère, semble récrire la parole d'Agnès et s'exprime de façon indirecte.

Jacques Branche est un littérateur plus habile et, bien qu'il en fut plus éloigné, paraît parler directement par la bouche d'Agnès.

Boyre la cite et s'interdit de parler à sa place. Il semble à la fois connaître la parole d'Agnès et celle de la Bible. Quand il cite l'ange, c'est comme si l'ange était « un genre littéraire ».

Charles de Lantages, prêtre Sulpicien du séminaire du Puy atteste de l'intérêt porté très tôt à la Mère Agnès de Langeac.

Agnès est réputée pleurer des heures durant sur les souffrances de Jésus et celle des pauvres, des enfants.

Nathalie Grande s'est attachée à chercher des signes d'humour chez Agnès. Le Moyen Age connaissait le rire satanique. Rabelais rappelle que « rire est le propre de l'homme ». *Homo risibilis*.

Panassière, et plus encore Boyre, perçoivent de la malice dans le comportement d'Agnès, dans sa façon de soutirer des dons, de parler des farces que lui font des anges pour la tenter.

Parfois, gênée par une question ou une évocation, elle se fige dans d'interminables et énigmatiques sourires silencieux.

Peut-être son prénom, Agnès, *l'agneau*, est-il symbolique de son ingénuité, de sa naïveté, de sa crédulité entretenues par l'éducation qu'elle a reçue et ne l'a frottée qu'à un côté du monde ?

On ne dispose d'aucun portrait d'Agnès exécuté de son vivant.

Les images d'elles sont toutes de pure composition.

Le Frère Benoît Montagnes, archiviste de la Province Dominicaine de Toulouse, raconte que le marquis de Langeac convoqua un peintre peu avant la mort d'Agnès. Le jour où il se présenta le visage d'Agnès était tout boursoufflé. Le peintre se retira en disant qu'il ne pouvait « immortaliser » la Mère supérieure du couvent dans cet état.

La légende ajoute que dès que le peintre s'en fut allé, le visage d'Agnès redevint frais et serein...

Un portrait posthume ornait cependant le logis des sœurs avec une inscription. Une petite image gravée fut faite d'après ce tableau, qui orna des livres de prières (de Jean-Jacques Olier ?) dont un exemplaire exposé à Langeac lors du colloque d'octobre 2004. Cette gravure restitue le texte qui figurait sous le tableau qui n'est pas un portrait mais une scène où Agnès

est représentée, sans les artifices, auréoles, lumières, qui accompagnent habituellement les figurations des Saints.

Des reproductions de ce portrait produisirent des miracles, dont l'un lors d'une inondation à Craponne.

## **Miracles.**

Agnès provoqua des miracles de son vivant.

Un culte se mit en place après sa mort.

Les pèlerins affluèrent à la chapelle du monastère où était déposée Agnès, à droite du chœur dans un espace intermédiaire entre la chapelle et le parloir, où se trouvait aussi un escalier aujourd'hui disparu. Une grille interdisait le passage de la chapelle vers cet espace.

Les démarches pour une future béatification furent elles mêmes organisées très tôt, à laquelle ce culte parut pouvoir nuire. On veilla d'une part à tenir un registre de toutes les manifestations miraculeuses, et d'autre part à effacer les traces trop voyantes d'un culte personnel à Agnès représenté par des ventes d'objets, des inscriptions, des ex-voto.

L'évêque demanda en 1671 (Agnès est morte depuis octobre 1634) qu'on tînt un registre grâce auquel on a un inventaire précis des miracles et une liste des dons et ex-voto.

Ce registre a été tenu du 13 mai 1671 à 1698.

On y trouve l'état civil et la profession du déposant, son lieu de provenance, la façon dont il est venu à Langeac, le vœu qu'il avait fait, un récit du miracle, sa signature ou une mention s'il ne pouvait ou ne savait pas signer.

Ces données font de ce registre un utile état des lieux de la société de cette région et de cette époque.

Les origines sociales des pèlerins sont variées, marchands, hommes de loi ou d'épée, religieux, etc. Comme on sut très tôt qu'Agnès était bénéfique, dès son vivant, aux femmes en couches et aux petits enfants, ces deux « catégories » sont fortement représentées ou sont l'objet de beaucoup de vœux.

Les pèlerins proviennent en général de régions situées dans un rayon de 100 Km autour de Langeac. Actuels Ardèche jusqu'à Tournon, Lozère, Mende, Aveyron, saint Genies d'Olt, Issoire, Puy de Dôme et Clermont, et bien sûr de la Haute-Loire.

D'après le frère Benoît Montagnes, on trouve des pèlerins du diocèse de Saint-Flour, mais bien plus d'habitants de la ville épiscopale du Puy que de la ville épiscopale de Saint-Flour.

La plupart des personnes sont venues à pied, ou avec un attelage.

54 récits sont retenus comme étant des miracles. 33 sont signés. 21 personnes n'ont pu signer.

Les motifs de recours à Mère Agnès sont des situations de détresse ou de santé. Maladies infectieuses, fièvres plus ou moins malignes, quelques fièvres identifiées telles qu'angines. Beaucoup de vœux concernent des enfants accidentés, blessés ou fébriles, menacés de mort, de cécité ou de surdité. Un enfant « mort né » revit.

Un médecin remercie Agnès d'avoir rétabli la santé de son enfant qu'il ne parvenait plus à soigner.

Quatre récits d'accouchements difficiles montrent que c'était devenu une indication thérapeutique privilégiée.

On trouve de nombreux accidentés de la route. Ainsi le chevalier Claude du Crozet vient remercier Agnès de l'avoir tiré d'affaire, ainsi que son cheval qui s'était abattu comme mort dans un lieu isolé. Antoine Jourda, de Charbonnier-les-Mines, remercie Agnès de l'avoir sauvé : son cheval et lui étaient tombés dans un trou d'eau.

Le conventuel de Saint-François qui ne guérissait pas remercie Agnès. Il s'était couché fort malade et s'était réveillé guéri !

La plupart des personnes guéries ont constaté chez elles la rémission de leur maladie après avoir invoqué Agnès ou de retour d'être venues à Langeac. La plupart viennent sur place remercier.

C'est la réputation de sainteté d'Agnès qui avait fait que ces personnes l'avaient invoquée en espérant la guérison. Beaucoup s'en remettent globalement à Agnès.

Les personnes guéries promettent en général de venir en pèlerinage à Langeac remercier Agnès. D'autres font dire des messes. On a peu de traces de confessions ou de sacrements.

certaines personnes reçoivent des « reliques », des médailles bénies, des cadeaux de petits objets ayant appartenu à Agnès.

Les ex-voto sont en général de la cire au poids destinée à confectionner des cierges. On trouve aussi des objets tels que des bandages herniaires, une trompette. Promesses de changer de

nom en y ajoutant le prénom de la « sainte ». Ainsi Gabrielle de la Ville se fait appeler Gabrielle de Sainte-Agnès-la Ville.

Les traces s'accumulaient de ce qui risquait d'apparaître comme un culte inopportun. L'évêque les fit prudemment déposer dans une pièce retirée.

On sait qu'il y eut 12 ex-voto peints, peut-être disparus mais dont la liste est connue. L'un fut offert par Catherine Brun de Lanthenas, daté de 1664, un autre par Jacques Bérard en 1654.

La plupart représentent Agnès en larmes, caractéristique qui lui était fort connue, dans des scènes de compassion où figurent des enfants.

## Visions.

Elle se dit souvent, et est dite, « épouse de Jésus ». On lui attribue un statut comparable à celui d'un ange, séraphine ou chérubine, dite capable de bilocation, « étrange ».

Elle a des visions dévorantes, consumantes, qu'elle énonce comme « dépossédée » de sa propre parole ou « possédée » par la parole d'un autre. Ce dont elle semble se rendre compte lorsqu'elle revient à elle. Ceci par écrit comme oralement. C'est un fait rapporté par Panassière et par Boyre qui l'ont tous deux confessée, et qualifient la force de sa parole de « masculine ».

Sans le vouloir, elle pratique des exorcismes, qui lui seront reprochés.

Pour le Père Boyre, Agnès paraît faire mieux ou plus que la Bible ; Ainsi elle voit l'agneau qui la suit et non pas qui suit Dieu, et rapporte qu'elle s'est vue crucifiée durant un mois...

Ce n'est pas en contradiction avec la parole de la Bible : « Celui qui croit en moi fera comme moi et mieux que moi ».

Un jour, traversant la Loire pour la première fois, elle a peur. Un ange lui apparaît qui la rassure : « n'aies point peur, ton Epoux est avec toi ! »

Ses citations de la Bible sont généralement en Latin.

Elle voit Marie et Joseph dans la grotte avant la naissance de Jésus.

Une étroite interaction unit Agnès et Panassière ou Boyre. Les Dominicains veillent à ne pas laisser d'elle des traces nuisibles à son potentiel d'efficacité. Elle-même rectifie les interprétations qui la gênent. Ainsi lorsque Boyre dans une allusion à sa virginité lui fait dire « Je n'ai jamais commis de péché », elle rectifie « Je n'ai jamais commis CE péché ».

## Sainteté.

Agnès présentait des stigmates qu'elle appelait des « chosettes » et qu'elle reprochait à Jésus de lui faire apparaître, disant qu'elle ne voulait pas de souffrances visibles qui pussent passer pour des marques de faveur. Ses stigmates étaient en général des apparitions de croix rouges sur sa peau.

On trouve souvent dans la correspondance d'Agnès le désir que Jésus, qu'elle nomme « Mon Epoux » ne lui accorde pas de grâces mais des croix.

C'est un thème que développe le Frère Jean-Christophe de Nadaï.

Agnès refusait les faveurs, qu'elle nomme des « grâces », mais des souffrances qu'elle nomme des « croix ». Et ces croix, elle veut les porter en silence, qu'elles ne soient pas visibles. Des « croix nues ».

Au début, elle n'a peut-être pas demandé à souffrir. Cela s'est développé plus tard et n'a fait que croître au point qu'on trouve beaucoup de notes de la part de son entourage que ses demandes peuvent sembler excessives et nuire à sa réputation d'authentique humilité.

Elle s'inflige toutes sortes de souffrances. Privation de sommeil et de nourriture. Port de cilice et de disciplines plus blessants que ce qui était admis usuellement, qui la faisaient saigner et s'enfonçaient jusqu'à l'os.

Ses ascèses étaient si rigoureuses qu'il lui est rappelé de ne pas aller trop loin dans les mortifications.

La correspondance d'Agnès avec Olier semble avoir abordé ces points.

Tous deux attachent beaucoup d'importance à la Croix, et aux croix, poids à porter pour gagner son salut. La croix est le plus grand remède à l'orgueil, à l'amour de soi.

On pense à Saint-Paul : « ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi ».

Un tel état ne peut que provoquer des évanouissements, des comas, des visions et d'autres manifestations que les croyances, la crédulité peut-être et l'ignorance, font tenir à l'époque pour sainteté ou surnaturel...

En théologie les Grâces sont le mouvement de Dieu venant sur terre. Mouvement descendant qui suscite celui, ascendant, de l'homme se haussant vers Dieu par le credo, par l'ascèse et par les pratiques religieuses.

La religion « reliant » l'homme à Dieu. Et pas les hommes entre eux, hélas ! Un idéal commun rapproche des hommes... Parfois il les oppose à ceux qui empruntent un autre chemin, fut-il si peu différent.

Nombre de ces manifestations se produisent aux alentours du « temps de Noël ».

Vers Noël 1625 Panassière rapporte qu'Agnès réclame à son Epoux de lui réserver les grâces pour « une autre vie ». Agnès a la vision d'être à la place de son Epoux sur le chemin du calvaire, et ressent les mêmes souffrances.

Elle voit en Jésus le « religieux » de Dieu, l'Homme qui monte vers Dieu, et s'assimile à lui.

Agnès se dit souvent Epouse de Jésus, en contradiction avec le dogme qui fait de l'Eglise catholique l'Epouse légitime de Jésus. Les biographes seront chargés d'atténuer ces « excès de langage ».

Agnès a fait le voeu de « servir Marie ». Ce « voeu de servitude » est usuellement fait envers Jésus. En général en aimant Jésus on aime ce qu'aime Jésus qui met Marie, sa Mère, avant tout. Agnès semble là contourner Jésus pour aimer Marie directement autant que l'aimait son fils.

Efficace, lisse et sans coin d'ombre, la figure d'Agnès paraît comme en trompe l'oeil, cachée derrière ses sourires énigmatiques, derrière ses pleurs interminables, derrière une sainteté guidée de façon univoque dès les premières pages de son éducation,

## En 2004.

L'ancienne chapelle et le parloir, par la suite devenus une des parties de l'hôpital, sont promis pour 1 euro symbolique à l'Association des Amis de Mère Agnès récemment fondée. Chapelle et parloir seront restaurés. Un musée, consacré à Agnès, y présentera un petit reliquaire « aux papillotes » ayant contenu un os du bras d'Agnès, des livres de liturgie ayant appartenu à ses confesseurs, à sa sœur, des originaux des travaux d'Olier, et une des très rares lettres autographes d'Agnès.

Les bâtiments de l'ancien monastère sont peu distants de la collégiale dédiée à Saint Gal depuis le Xème siècle. Ils réunissaient le couvent, le parloir et la chapelle. Des couloirs permettaient aux moniales de circuler sans apparaître au Monde. Le fond du chœur de la chapelle est surélevé d'un demi-étage pour permettre aux moniales de suivre les offices sans être vues, ni trop proches des autres personnes. Un jubé coupait la chapelle en deux. Les stalles de ce jubé sont conservées et alignées le long des murs comme des boiseries décoratives. Un espace à droite du chœur servit de chapelle où fut déposée la Mère Agnès. de cet espace réduit, fermé par une grille, un escalier menait vers le parloir que servait également un couloir venant des logis des sœurs.

Des grilles séparaient les parties closes de celles auxquelles accédaient les visiteurs. C'est là, de part et d'autre d'un muret et de la grille du parloir voûté que venaient la rencontrer ses confesseurs, biographes, visiteurs, et ceux qui venaient chercher ses bonnes paroles.

Agnès a été béatifiée le 20 novembre 1994 par le Pape Jean-Paul II. La simplicité de sa foi, sa vocation de prière et sa dévotion au Saint-Esprit ont aidé à sa béatification que son langage peu conventionnel pouvait freiner...

Etat provisoire. Susceptible d'être modifié ou complété.  
G. Duflos pour les Amis d'Allègre. 2004.

